Document généré le 19 juil. 2025 02:42

Histoire Québec

L'Abbaye de Saint-Benoît-du-Lac

Maurice Langlois

Volume 13, numéro 3, 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/11285ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Langlois, M. (2008). L'Abbaye de Saint-Benoît-du-Lac. *Histoire Québec*, *13*(3), 27–32.

Tous droits réservés © Les Éditions Histoire Québec, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'Abbaye de Saint-Benoît-du-Lac

par Maurice Langlois,
auteur et historien

Médecin de formation, retraité de l'Université de Sherbrooke et du Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke (CHUS), Maurice Langlois est aussi un historien bien connu dans la région de Magog. Il est membre du conseil d'administration de la Société d'histoire de Magog et de la Société historique de Stanstead et il contribue régulièrement à la rédaction d'articles dans leurs publications. M. Langlois est l'auteur des volumes Reminiscences of my Old Home and Other Poems, *publié en 2000,* Alvin H. Moore (1836-1911), premier maire de Magog, *publié en français et en anglais en 2001, et* Les Merry of Magog, *publié aussi en français et en anglais en 2003. Au printemps 2008, le Dr Langlois lancera deux autres volumes intitulés* Les médecins de Magog (1846-1960), notes historiques *et* Physicians of Magog (1846-1960), Historical Notes.

Bien que l'Abbaye de Saint-Benoît-du-Lac ne soit pas le plus ancien monastère au Canada, il est probablement le mieux connu et le plus fréquenté au Québec, peut-être même au pays. Cet endroit retient l'attention des journalistes, des cinéastes et du public en général. La réputation de ses architectes-concepteurs, Dom Bellot, Dom Claude-Marie Côté et Dan S. Hanganu, a sans doute contribué à la popularité de ce magnifique lieu de recueillement.

Pourquoi une abbaye bénédictine au Canada français? Quand et pourquoi ces moines ont-ils quitté l'Europe? Que sont venus faire ces religieux, arrivés il y a près de 100 ans? Pourquoi au Québec? Pourquoi dans les Cantons-de-l'Est, et plus spécifiquement à Bolton? Ce n'est qu'en puisant dans l'histoire que l'on pourra répondre à toutes ces questions, ce à quoi nous nous attacherons dans le présent article.

Vue aérienne de l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac. (Source : Société historique de Stanstead)

Origines de l'Ordre de Saint-Benoît

Les origines de l'Ordre bénédictin remontent au début du VI^e siècle. En effet, Benoît de Nursie (*ca* 480-*ca* 547) a fondé les célèbres abbayes de Subiaco et du Mont-Cassin, en Italie, où il a composé sa Règle des moines : obéissance, silence, prière, travail physique et intellectuel, et apostolat. Ce code de vie religieuse s'est répandu rapidement dans tous les monastères d'Occident et a vu naître par la suite de vastes congrégations de monastères à travers le monde. Saint Benoît est considéré, à juste titre, comme le patriarche des moines d'Occident. En 1964, saint Benoît a été proclamé saint patron d'Europe par le pape Paul VI.

Climat anticlérical en France

Au moment de la Révolution, la vie bénédictine en France a pratiquement été abolie, mais elle a refleuri vers le milieu du XIX^e siècle. La vie monastique a alors été réintroduite à quelques endroits en France, dont à l'abbaye de Saint-Pierre de

Cloître de l'hôtellerie. À droite, on voit la photo de Dom Vannier et celle de son voisin, Dom Prosper Guéranger. (Source : Maurice Langlois)

Solesmes et à celle de Fontenelle en Normandie, fondée par Saint-Wandrille au VII[e] siècle. C'est de cette dernière abbaye que celle de Saint-Benoît-du-Lac s'honore d'être issue.

Les difficultés de la vie monastique ne se sont pas arrêtées avec la fin de la Révolution française. En 1879, le gouvernement de la République française, fortement anticlérical, a voulu soumettre les communautés religieuses à des conditions de vie inacceptables qui ont mené ni plus ni moins à la dissolution de nombreuses communautés composées d'hommes et de femmes en France. Moins de 10 ans après avoir repris possession de leur vieux cloître de Saint-Wandrille, les religieux ont été privés de leurs biens et chassés de France par une loi inique (adoptée en 1901) qui n'avait d'autre but que de les faire disparaître. Les moines ont alors trouvé refuge à Vonèche (diocèse de Namur), en Belgique. Cette situation provisoire et des déménagements fréquents et fort coûteux n'étaient alors pas propices à la vie monastique.

C'est alors que les moines ont songé à quitter la Belgique pour s'établir au Canada, sauf qu'il s'agissait-là d'un rêve quasi impossible à cause du manque de ressources nécessaires pour ce faire. Plusieurs communautés religieuses d'hommes et de femmes avaient déjà émigré au Canada pour les mêmes raisons, notamment les Filles de la Charité du Sacré-Cœur de Jésus. Arrivées à Newport, au Vermont, en 1905, elles étaient arrivées au Québec, plus précisément à Magog, en 1907. Leurs œuvres se sont répandues par la suite à la grandeur du Québec, et au-delà de ses frontières. Ce n'est qu'en 1912 que les fondateurs de Saint-Benoît-du-Lac ont débarqué à Montréal.

Première tentative de Monseigneur Racine (1822-1893)

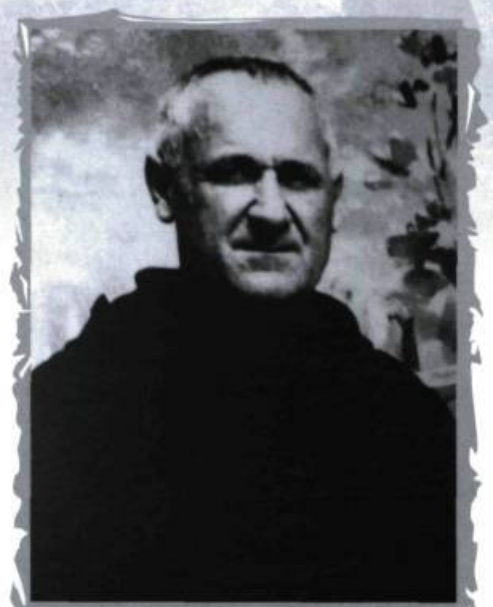
Déjà, en 1892, Mgr Antoine Racine, premier évêque de Sherbrooke (1874-1893), avait tenté de promouvoir la fondation d'un monastère dans son diocèse[1]. Il avait rédigé, en date du 28 juillet 1892, un « Mémorandum concernant l'établissement des Bénédictins dans le diocèse de Sherbrooke ». Le canton de Bolton, concédé à Nicholas Austin et à ses associés en 1797 puis colonisé par des Écossais en grande majorité protestants, constituait en quelque sorte un fief anglo-protestant dans le jeune diocèse catholique de Sherbrooke (1874)[2]. Les paroisses avoisinantes, Saint-Cajetan de Mansonville (1872), Saint-Étienne-de-Bolton (1874) ainsi que la mission d'Eastman, dont s'occupait Charles-Édouard Milette, curé à Magog, se trouvaient relativement éloignées, compte tenu des moyens de transport de l'époque. Le peu de familles catholiques, canadiennes-françaises et irlandaises, ne justifiait pas la présence d'un prêtre résident. Pour Mgr Racine, il était clair que l'implantation d'un monastère était un excellent moyen de procurer à ses paroissiens de ce secteur du canton de Bolton un encadrement religieux adéquat.

Mgr Racine travaillait en ce sens avec le concours de Mgr David Shaw Ramsay (1825-1906), un presbytérien d'Écosse converti au catholicisme et devenu prêtre. Ce dernier avait fait l'acquisition d'une ferme de plus de 300 acres sur le chemin Nicholas-Austin, à mi-chemin entre Magog et Austin. Il avait offert gratuitement sa ferme aux Bénédictins, moyennant une rente viagère à lui être versée, dont le montant était d'environ 280 $ à 320 $ par année et basée sur la valeur estimée de sa propriété[3]. Or, comme la situation des communautés religieuses de France semblait s'améliorer, on avait décidé de ne pas donner suite au projet. De plus, les communications étaient difficiles entre, d'une part, Ramsay, qui voyageait beaucoup, et, d'autre part, les Bénédictins qui se trouvaient en Belgique et Mgr Racine, de sorte que la transaction n'avait finalement pas été conclue.

Monseigneur Paul LaRocque (1846-1922)

En mars 1910, l'abbé Joseph-Eugène Laferrière[4], professeur au Séminaire de Saint-Hyacinthe en stage d'études à Louvain, a visité les moines de Saint-Wandrille maintenant établis à Dongelberg en Belgique. Il a écrit à Mgr LaRocque, successeur de Mgr Racine, pour l'informer que Dom Pothier, abbé mitré de Saint-Wandrille, désirait reprendre les pourparlers en vue de l'implantation d'un monastère. À cette fin, Dom Pothier avait délégué le R. P. Lucien David, historien, au congrès eucharistique de septembre à Montréal. Ce dernier a rencontré Mgr LaRocque à Montréal, et le sujet y a été abordé. Mgr LaRocque a alors assuré les Bénédictins de son concours bienveillant en vue de leur installation prochaine dans son diocèse, mais les choses en étaient restées là.

Un grand nombre de communautés françaises avaient essaimé au Québec, où le climat religieux était propice au rayonnement de leurs missions respectives. Les besoins en communautés religieuses des diocèses de Montréal, Québec et Saint-Hyacinthe étaient désormais comblés, certains évêques se disant même encombrés[5]! Il semblait toutefois en être autrement dans le diocèse de Sherbrooke, et Mgr LaRocque y a vu là l'occasion de boucher un vide dans un secteur moins bien nanti de son diocèse. La correspondance a repris en février 1912, et deux sites ont alors été considérés pour l'établissement d'un éventuel monastère : la région de Lac Mégantic, et Gibraltar, sur la rive ouest du lac Memphrémagog. Le choix s'est finalement arrêté sur le second.



Paul Vannier, fondateur, a séjourné à Saint-Benoît-du-Lac de décembre 1912 jusqu'à sa noyade, le 30 novembre 1914. (Source : Abbaye de Saint-Benoît-du-Lac)

À Cap Gibraltar

Dom Paul Vannier (1860-1914), ancien sous-prieur, était désireux de tenter l'entreprise. Il a donc convaincu ses supérieurs à cet effet, et est arrivé à Montréal, accompagné du frère Raphaël Pélissier, le 4 juillet 1912[6]. Après une visite à Mgr LaRocque, Dom Vannier a été recommandé à François-Xavier Brassard, curé de Magog. Celui-ci l'a amené en yacht visiter une propriété sur la rive ouest du lac Memphrémagog[7]; il s'agissait de la Pointe-Gibraltar, à l'entrée de la Baie Sargent.

Vers 1870, un groupe de financiers canadiens-français de Montréal avaient fondé, à Cap Gibraltar, un véritable village nommé Ville de Gibraltar[8] (d'autres l'appelaient Furness [Furniss] Mills). Une manufacture de meubles y avait été exploitée pendant un certain temps. Le plan de ce village prévoyait l'aménagement d'une dizaine d'avenues (axe nord-sud) et de quatre rues (axe est-ouest). Un magnifique hôtel de 65 chambres (Hôtel Gibraltar) ainsi que 30-40 maisons ou chalets y avaient été construits. Vers 1878, la compagnie Cap Gibraltar a éprouvé de sérieuses difficultés financières, et l'hôtel n'a pas pu être complété; le tout a par la suite été vendu aux frères Amédée et Salem Dufresne de Montréal. Quand les Bénédictins ont acheté la propriété, il n'y restait plus qu'une modeste maison de ferme et quelques bâtiments connexes.

Le 8 octobre 1912, avec l'autorisation de ses supérieurs, le père Vannier a acheté, au coût de 12 500 $, la propriété de 180 hectares (environ 400 acres) d'un certain M. Lachapelle. Il ne restait alors à peu près rien de l'ancien village. Il a pris possession des lieux le 4 décembre 1912, et le site a été baptisé Saint-Benoît-du-Lac. La propriété n'avait alors rien d'un monastère. Le père Vannier s'est installé dans la maison avec trois autres personnes : les frères convers français, Raphaël Pélissier et Charles Collot, ainsi que Louis Prévost, un jeune postulant de La Patrie, que Dom Vannier avait rencontré à Notre-Dame-des-Bois, où il avait fait du ministère d'août à novembre.

En 1913, des effectifs de France ont été envoyés « en renfort » : le père Félix Lajat est arrivé en avril, et le père Ernest Boitard, accompagné du frère Hilaire Fraudeau, en août. Juste avant que la Grande Guerre n'éclate en août 1914, deux autres pères, Paul Allix et Paul Brun, ont quitté la France et ils sont arrivés le 11 septembre. Aussi, des agrandissements aux bâtiments d'habitation, indispensables à la vie religieuse, ont été entrepris le 5 octobre.

Double tragédie

Le 30 novembre 1914, le malheur a frappé[9] : Dom Vannier et le frère Charles Collot ont été victimes d'un accident nautique en se rendant à Magog en canot automobile pour assister à l'anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr LaRocque, et ils se sont noyés. La tragédie, survenue à proximité des îles surnommées les Trois Sœurs, a été causée par une fine couche de glace qui a littéralement scié la coque de leur embarcation[10]. Le corps du père Vannier a été retrouvé le jour même, mais celui du frère Collot n'a été repêché qu'au printemps suivant, à la fonte des glaces.

Orgue Wilhelm de l'église abbatiale de Saint-Benoît-du-Lac. (Source : Maurice Langlois)

À cause de la guerre, la petite communauté a été privée de son chef pendant quatre ans. Personne n'a assumé les fonctions de supérieur durant la période 14-18, et ce sont les membres de la communauté qui ont travaillé en commun pour en assurer les besoins. En 1918, Dom Ernest Boitard a accepté lesdites fonctions de supérieur. Par contre, en 1919, après la fin du conflit mondial, quand l'abbaye de Saint-Wandrille a été libérée et que ses dirigeants ont été mis au

courant de la situation pénible de Saint-Benoît-du-Lac, ceux-ci ont sommé les religieux de rentrer en Europe[11]. Ces derniers ne partageant pas cet avis, les pères Boitard et Brun se sont rendus en France pour plaider pour le maintien de la fondation canadienne. Grâce à leur insistance et à l'appui inconditionnel de Mgr LaRoque, on leur a permis de continuer leur œuvre.

Travaux d'agrandissement

En 1921, Dom Paul Brun est devenu supérieur à son tour, et les travaux d'agrandissement du monastère se sont poursuivis pour faciliter la vie conventuelle. Il a obtenu l'autorisation de fonder un noviciat, qui est inauguré le 5 octobre 1924, avec la vêture de sept postulants. Puis, à sa demande, il a été relevé de ses fonctions et remplacé par Dom Paul Cosse. Celui-ci a été rappelé en France en 1928, et c'est Dom Fernand Lohier qui lui a succédé; le 7 avril 1929, la maison bénédictine a été élevée au rang de Prieuré simple. C'est sous le priorat de Dom Lohier qu'a été construite la maison Sainte-Scholastique, ainsi nommée en l'honneur de la sœur jumelle de Saint-Benoît. En 1931, le nouveau Prieur, Dom Léonce Crenier, a manifesté le désir de construire un nouveau monastère, mais il a dû se satisfaire d'un nouvel agrandissement après avoir essuyé le refus de Saint-Wandrille. Ce dernier ajout d'une vingtaine de cellules encerclait l'ancienne maison de ferme de 1912. En 1935, le monastère a été élevé au rang de Prieuré conventuel (maison autonome).

Dom Paul Bellot (1876-1944)[12]

L'année 1938 a été marquée par la décision de construire un nouveau monastère selon les plans de Dom Paul Bellot, moine de Solesmes et architecte réputé. La pierre angulaire a été bénite par Mgr Philippe Desranleau, évêque du diocèse de Sherbrooke, le 11 juillet 1939, jour de la fête de Saint-Benoît. Une partie de l'ancien monastère a été transformée en hôtellerie, et le nouveau monastère a été bénit le 11 juillet 1941. En 1944, Dom Georges Mercure a succédé à Dom Léonce Crenier en tant que Prieur conventuel et est devenu le premier Canadien à accéder à ce poste. Plus tard, en 1947, on a procédé à l'érection de la Tour Saint-Benoît dans le voisinage immédiat du monastère. Cette chapelle abritait la relique authentique du Saint Patriarche. C'est en 1952 que le monastère a été érigé au rang d'abbaye, marquant la dernière étape de son développement. Dom Odule Sylvainen en a été le premier abbé. C'est durant son terme qu'ont été construites l'hôtellerie et la crypte de l'église. Quant à la construction de l'église abbatiale, ce n'est qu'en 1990 qu'elle commence, sous la gouverne de Dom Jacques Garneau, qui a succédé à Dom Sylvain en 1983. Dessinée par l'architecte montréalais Dan S. Hanganu, la première église permanente a été inaugurée le 4 décembre 1994, date du 82e anniversaire de la fondation du monastère.

Une municipalité originale

En 1939, Saint-Benoît-du-Lac a été érigé en municipalité sans maire ni conseil puis administré par une corporation formée de pères bénédictins[13]. Il n'y avait donc ni maire ni conseil, pas de représentants auprès des gouvernements provincial et fédéral, et la municipalité était exemptée d'impôts. Saint-Benoît-du-Lac a exercé une influence considérable sur la vie religieuse au Québec, particulièrement au cours des années 1950, quand l'Abbaye est devenue un centre de réforme liturgique. Ce lieu est encore aujourd'hui le « Gibraltar de la prière, de la méditation et du travail ». Les moines vivent des produits de leur ferme. La musique religieuse, surtout le chant grégorien, est une composante importante de leurs offices religieux. En plus de consacrer beaucoup de temps à la méditation et à la prière, les moines participent à des exercices liturgiques fréquents, élaborés et accompagnés de chant grégorien. De plus, ils accomplissent des travaux manuels et intellectuels et accueillent des visiteurs qui souhaitent y passer un séjour dans la tranquillité d'un environnement paisible. Le 4 décembre 2007, l'Abbaye de Saint-Benoît-du-Lac a célébré le 95e anniversaire de sa fondation.

Église abbatiale de Saint-Benoît-du-Lac. (Source : Maurice Langlois)

Notes

1. Service des Archives de l'Archidiocèse de Sherbrooke (S.A.A.S.).
2. SHUFELT, Harry B., *Nicholas Austin the Quaker and the Township of Bolton*. The Brome County Historical Society, 1971, p. 121.
3. S.A.A.S. Correspondance entre Mgr Antoine Racine et Mgr David Shaw Ramsay.
4. BERGERON, Claude et SIMMINS, Geoffrey. *L'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac et ses bâtisseurs*, Les Presses de l'Université Laval, 1997, p. 62.
5. S.A.A.S. Correspondance entre Mgr Paul LaRocque et l'abbé Joseph-Ernest Laferrière.
6. *La Tribune de Sherbrooke*. 29 septembre 1962. Supplément du Cinquantenaire de l'Abbaye Saint-Benoît-du-Lac, p. 3.
7. *Ibid.*
8. ABBOTT, Louise. *Furness Mills : The Ghost Town of Austin Bay*. Journal of the Stanstead Historical Society, vol. 21, 2005, p.13.
9. BERGERON, *Op.cit.* p.69.
10. *La Tribune, op. cit.* p. 4.
11. S.A.A.S. Lettre de Dom Ernest Boitard à Mgr Paul LaRocque, 20 mars 1919.
12. BERGERON, Claude, *Op. cit.*, Chapître 4, p. 79, consacré à Dom Bellot.
13. *Noms et lieux du Québec*. Commission de toponymie, 1994, p. 613.